

Le village de Charlie

L'aigle avait délaissé son aire, accrochée aux pentes de la Venanche, pour tournoyer dans le ciel, toutes ailes déployées. Parfois, il lançait un cri qui résonnait plusieurs fois sur la roche avant de s'éteindre. L'oiseau cherchait une proie ; il finirait par la repérer.

Occupé à ramasser quelques salades, Charlie s'arrêta et, les mains bien appuyées sur ses reins, le dos cambré, il leva la tête, plissa les yeux. Les rides du vieil homme se marquèrent un peu plus et ses lèvres s'étirèrent sur un léger sourire.

Quelle chance il avait, le grand rapace, de pouvoir survoler les sommets désertés de la montagne ! Charlie songea qu'il aimerait, lui aussi, ne plus sentir le poids de son corps, oublier ses innombrables rhumatismes. Mais il était inutile de rêvasser.

Il arracha une douzaine de pommes de terre qu'il essuya, du bout des doigts, avant de les coucher au fond du panier d'osier. La terre nourricière savait se montrer généreuse mais, cette année, le soleil et la pluie avaient rendu les légumes plus savoureux encore.

Son panier se balançant au bout d'un bras, sa binette au bout de l'autre, le vieil homme prit la direction du minuscule hameau de Doudoulie, niché à six cent cinquante mètres de hauteur. On y dénombrait une chapelle, un cimetière et une douzaine de maisonnettes dont les murs blancs se confondaient avec les éventails de dentelle en calcaire de la Venanche. La montagne, aux flancs arides et escarpés, atteignait l'altitude de deux mille cinq cent vingt-trois mètres grâce à un piton rocheux plutôt maigrelet.

Charlie dépassa la première maison, celle de la vieille Lise, la plus modeste de toutes ; la plus reconnaissable aussi grâce à son unique fenêtre et sa toiture de lauzes.

« Quelques-une semblent manquer, nota Charlie. Il faudra que je m'en occupe avant les pluies. »

Devant la chapelle, il aperçut le père Grégoire revêtu de sa longue soutane noire. Comme à son habitude, le prêtre allait profiter des dernières lueurs du jour pour entrer s'agenouiller sur un prie-Dieu au velours élimé, à proximité du vitrail de Saint-Odilon. Et le chapelet serré entre ses mains jointes, les yeux clos, il implorerait avec ferveur le Tout-puissant pour lui recommander l'âme de ses paroissiens si particuliers.

Charlie contourna le cimetière adossé à la chapelle. Peu de Doudouliens – leur nom officiel – y étaient enterrés ; sans doute parce qu'il ne fallait pas creuser profond pour entendre la pelle cogner la roche. C'est pourquoi seuls quelques grands monuments funéraires, remontant aux plus anciennes familles du hameau, avaient pu être érigés. Les morts s'entassaient à l'intérieur, génération après génération. Les autres, par manque de place, avaient dû s'expatrier à Marelongues, localité la

plus proche, où l'on rangeait les défunts dans des urnes cinéraires et les vivants dans des boîtes en béton.

Drôle d'agglomération ! Douze mille sept cent quatre-vingt-trois habitants cernés par des embouteillages automobiles à n'en plus finir et une pollution qui vous asphyxiait les poumons. L'enfer sur Terre.

La voix de Hugo interrompit les pensées du vieil homme.

– Oh, Charlie ! Chaque année, ces maudits passereaux dévorent mes cerises. Tu es sûr que tu ne peux rien tenter ?

Charlie répondit, d'un signe de la main, qu'il rompait le combat. Il avait déjà planté, successivement, trois épouvantails d'allure différente au milieu des arbres fruitiers de Hugo mais c'était peine perdue. Aucun n'avait pu tenir ces morfals ailés en respect plus de deux jours au terme desquels ils s'en servaient comme perchoir et recommençaient à se remplir le bec de jus rougeâtre.

– Et si on essayait de poser un filet pour protéger les branches ?

– Je te promets d'y penser, Hugo.

Parvenu au seuil de sa maison, Charlie quitta ses godillots ; ses savates l'attendaient dans la cuisine, à côté de lâtre. Ensuite il y avait la chambre, et puis un réduit qui faisait office de débarras. S'y entassaient les provisions, les bûches, les bottes, la hache ; tout ce qui constituait la fortune d'un Doudoulien.

Charlie ne referma pas la porte. La maison restait toujours ouverte, c'était une sorte de règle tacite entre voisins. Sinon ils auraient pu croire qu'il perdait la tête en vieillissant et il n'était pas vieux ; à peine soixante-douze ans et de belles années encore devant lui. Hugo, le paysan, avait franchi les quatre-vingt-huit ; Grégoire, le menuisier, les quatre-vingt-douze et le boulanger – Antonin ! Il avait failli l'oublier ce sacré gaillard – avait fêté ses quatre-vingt-quinze avant de mourir le lendemain.

– Les patates sont bien grosses, on dirait ?

Charlie cessa d'éplucher ses pommes de terre et leva les yeux sur Antonin. Il avait encore joué le passe muraille ! Son raccourci – ainsi qu'il le nommait – s'était vite transformé en une mauvaise habitude prise dans l'heure qui avait suivi son trépas.

– Je vais les cuire à l'eau claire, répondit Charlie. Je les écraserai dans l'assiette avec un bout de beurre et une pincée de sel. Ce sera bon avec une tranche de lard.

– Tu as du pain ?

– Il m'en reste un quignon.

– Tu n'en as plus de frais ?

– Aujourd'hui je n'ai pas pu faire chauffer le four, je manque de bois

Anton eut l'air ennuyé. Se lever à quatre heures du matin, allumer le four, remplir les panetons, avait constitué son métier durant tant d'années qu'il avait renoncé à les compter. Il aimait écouter craqueter le pain quand il le défournait et le caresser du regard pendant qu'il refroidissait sur le comptoir de sa boulangerie.

« Sentez ce parfum, madame ! disait-il parfois à une cliente avant d'ajouter, l'oeil humide : mon travail je ne vous le vends pas, je vous l'offre contre un peu de monnaie. »

– J'étais devenu trop vieux pour continuer et ma femme ne m'avait pas donné de mitron pour prendre la relève. C'est pour cela qu'il n'y a plus eu de pain au village.

Il y eut un court silence. Antonin s'était perdu dans des souvenirs saupoudrés de farine et fleurant bon la brioche.

Charlie aurait aimé lui mettre une tape amicale sur l'épaule, mais il dut se contenter de simples paroles.

– Il n'y avait plus personne pour le manger, Tonin. Notre village s'était vidé depuis longtemps. Allez, ne t'inquiète pas ! Demain, je descendrai à la ville pour y faire des achats, j'ai besoin de bougies, et je prendrai du pain. Oh, il sera moins savoureux que quand on le fait « tous les deux » mais ça dépannera.

Antonin acquiesça, puis fit mine de se frapper le front avec la paume de la main.

– J'allais oublier de te rappeler pour la peinture : celle de mes volets tombe en écailles.

– Je les ai pourtant rabibochés il y a trois ans je crois ?

– Quatre, mais c'est à cause du soleil, tu comprends ? Surtout, tu notes sur ta liste.

Charlie s'essuya les mains dans un torchon et s'approcha du grand buffet en pin blanc. Entre le pichet en grès et la corbeille de fruits se côtoyaient un carnet à spirales et un crayon de mine. Charlie écrivit quelques mots sur une page en s'appliquant.

– Voilà, Tonin, je prendrai la même teinte si je peux.

– Je n'ai pas d'argent sur moi, dit Antonin en passant les mains à travers son pantalon et ses jambes afin de démontrer que ses poches étaient vides.

– On verra ça, plus tard, mon ami. Ne te fais pas de souci.

Après un salut, Antonin repartit comme il était venu et Charlie termina son épluchage.

Un peu plus tard, il savourait sa purée au lard.

La pénombre recouvrit bientôt le hameau, s'insinua dans les maisons silencieuses. Charlie alluma une bougie – l'électricité n'était jamais arrivée jusqu'au village – et se plongea dans la lecture de sa bible, ou plutôt celle reçue en héritage à la mort de sa mère. L'or de la tranchefile avait depuis longtemps disparu mais les pages, légères, chuchotaient encore sous les doigts.

Dans le livre de l'Apocalypse, l'un des versets disait : « la Mort et l'Hadès rendirent les morts qu'ils gardaient et chacun fut jugé selon ses œuvres. »

Charlie abaissa les paupières et médita cette phrase. Dans la pièce ne résonnait plus que le cliquetis du balancier de la vieille pendule ; un grillon se mit à grésiller au coin de l'âtre.

– Charlie, tu t'es endormi dans le fauteuil ?

Charlie rouvrit les yeux sur le spectre de Tonin, debout derrière la table, l'air un peu contrarié.

– Non, je réfléchissais et c'est mieux les yeux clos.

Antonin hochait deux ou trois fois la tête pour acquiescer.

– Je voulais te souhaiter une bonne nuit...

– Merci mon ami.

– ... Mais je ne m'attarde pas parce que ma femme va se languir de moi.

Charlie eut un sourire intérieur. L'ancien boulanger avait toujours craint l'obscurité.

– Fais de beaux rêves, Tonin.

Charlie referma sa bible et, le bougeoir à la main, gagna son lit. Le temps de se déshabiller et il serait couché, et endormi. Doudoulie manquait de distractions à la nuit tombée et Charlie se lèverait avec le soleil.

Les premières lueurs de l'aube peinaient à blanchir le ciel que Charlie entraînait dans l'étable pour y traire ses chèvres. Le bol de lait chaud avalé, il descendit le sentier qui sillonne les flancs de la Venanche. Après deux heures de trajet, ses godillots poussiéreux abordèrent la route goudronnée qui menait à la grande ville. Charlie marchait à son rythme, le sac sur l'épaule, la liste pliée en quatre au fond de la poche de sa veste noire. Il avait enfilé son costume du dimanche, de mariage et de deuil ; il le mettait toujours dans les grandes occasions.

Dès qu'il fut parvenu à Marelongues, il entra dans le bureau de poste pour toucher sa pension d'ancien cantonnier. La postière, une jeunesse, lui jeta un regard suspicieux tout en lui comptant les billets. Charlie les plia en quatre et les rangea dans la poche intérieure de sa veste avant de ressortir. Il se dirigea alors vers la supérette qui étalait son enseigne, en grosses lettres jaunes, sur le fronton de la façade. Après une promenade pleine de surprises à travers les rayons – des biscuits pour maigrir, de la crème fraîche sans matière grasse ! – il s'arrêta à la caisse où le gérant reconnut aussitôt ce drôle de client.

– Ce vieux Charles ! Cela fait bien quatre mois qu'on ne s'est vus ?

– La dernière fois, vous étiez parti faire des livraisons, c'est votre commis qui m'a servi.

Le gérant, la quarantaine ventripotente, acquiesça.

– Je dois parfois m'absenter, à cause des affaires. Je vois que vous avez fait le plein ?

Son regard désignait les bras débordants de Charlie qui déposa ses achats sur le tapis noir.

– Vous ne vous ennuyez jamais seul là-haut ? s'enquit le gérant en passant les codes barres devant le scanner. Bip ! Et si vous tombiez malade, si vous vous cassiez une jambe en crapahutant sur les rochers ? Bip ! Vous n'êtes plus tout jeune. Bip ! Vous devriez venir habiter à Marelongues, nous avons une résidence du troisième âge toute neuve. Bip ! Vous y seriez dorloté par une infirmière qui vous aiderait à enfiler votre pyjama avant de vous mettre au lit. Ça vous plairait sûrement ?

Le gérant accompagna ses derniers mots d'un clin d'oeil grivois qui ne laissait aucun doute sur le sous-entendu. Charlie fit non de la tête. Il paya, chargea son sac sur l'épaule et quitta la grande agglomération.

De retour à Doudoulie, Charlie déposa les provisions sur sa table de cuisine et s'empressa d'ôter ses beaux habits pour endosser ceux de tous les jours : la chemise de lin écru et le pantalon brun rapiécé aux genoux.

Il ressortit en emportant les fleurs cueillies au bord des champs. Sitôt franchi le porche de la chapelle, il plaça son bouquet dans le vase sur l'autel, s'agenouilla, et récita une prière avec ferveur.

Demain, si l'embellie se poursuivait, il s'occuperait des volets de Tonin, ainsi que de la toiture de Lise. Quand l'appentis d'Hugo s'était effondré sous le poids de la neige, Charlie avait récupéré, et mis à l'abri, les lauzes intactes et les pierres des murs. Depuis qu'il était le dernier être vivant du village, Charlie entretenait chaque maison habitée par un revenant. Il y en avait peu. Seuls les défunts ayant des ancêtres enterrés à Doudoulie détenaient ce privilège. Il n'y avait, à ce sujet, rien d'établi ; cela s'était fait tout seul. Et Charlie vivait heureux, au milieu des siens.

Il ne s'était jamais marié. Il avait pourtant croisé, par un beau jour d'avril, le regard de Manon et son joli minois l'avait fait chavirer. Hélas ! La douce et ses parents étaient descendus à Marelongues, pour y vivre « avec tout le confort moderne » et c'est là qu'elle avait pris pour mari un routier qui l'avait emmenée loin de leur montagne, loin de leur région.

Une autre matinée débutait

Dès le saut du lit, Charlie s'attela à repeindre les volets d'Antonin, après les avoir poncés au papier de verre. Avec des gestes lents, il fit glisser le pinceau sur le bois mis à nu, le recouvrant de longues traînées d'un vert brillant. Un papillon vint tournoyer autour de lui, peut-être le dernier ; l'été tirait à sa fin.

Son labeur achevé, Charlie se rendit chez Lise et dressa son échelle contre le toit. Aussi

longtemps qu'il travailla à restaurer la toiture, la vieille demeura à l'extérieur, assise sur un banc de pierre ; paisible et muette dans sa robe grise, ses deux mains croisées sur les genoux. Durant de longues années, elle avait appris la lecture, l'écriture et le calcul à des générations d'enfants dont elle avait su se faire aimer et respecter.

« Il vaut mieux le silence garder que bêtises raconter » disait-elle avec autorité du haut de son estrade. Elle était restée un exemple pour Charlie, l'un de ses anciens élèves.

Hugo, le menuisier, apparut auprès de Charlie alors que celui-ci redescendait de l'échelle.

– Bonjour Lise ! (l'aïeule lui décocha son plus beau sourire édenté) Comment vas-tu, Charlie ? J'avais oublié qu'aujourd'hui tu réparais et je t'avais pourtant promis mon aide. J'étais parti en balade avec Antonin sur le versant sud, « La Pentue » comme disent les Marelonguais, et je ne me suis plus souvenu.

– Aucune importance, Hugo, j'ai terminé. Ta promenade avec Tonin s'est bien passée ?

– Oui, Charlie, je ne me lasse pas de la regarder notre belle vallée. Pourquoi nos enfants se sont-ils enfuis loin d'ici, je me le demande encore ?

– Ce sont nos années qui se sont enfuies, lui répondit la Lise. Les enfants sont seulement partis. Un jour, l'un d'eux reviendra et le village renaîtra.

Elle se leva, toute chancelante, et Hugo l'aida à regagner son logis.

A la mairie de Marelongues

– Bonjour monsieur le Maire !

– Dites-moi, madame Marette, sont-ils tous arrivés ?

– Oui, il n'en manque pas un seul.

– Tant mieux. Rien de particulier au courrier ce matin ?

– L'avis favorable du Conseil général pour la construction de la nouvelle route nous est parvenu. Et le Comité de défense « Vie et Nature » insiste pour que vous leur accordiez un rendez-vous dans les plus brefs délais.

– Mais à quel sujet ?

– Le trajet envisagé pour cette route ne leur convient pas.

– Et ces écolos rigolos s'imaginent que leur avis m'intéresse ? Ils sont incroyables !

Répondez-leur que je suis débordé.

Mathieu Guérin entra dans la salle où l'attendait le Conseil municipal au grand complet, soit quatre hommes et trois femmes.

– Bonjour mesdames et messieurs !

Les conseillers le saluèrent, tandis qu'il prenait place, tout en échangeant des regards

interrogateurs. Enfin, l'un d'eux, se décida.

– Il se passe un événement, monsieur le maire, pour que vous nous convoquiez subitement ?

– En effet, monsieur Lurieux. J'ai été récemment contacté par les dirigeants d'un important consortium. Ces hommes d'affaires m'ont informé d'un projet qu'ils désirent réaliser dans les meilleurs délais, il s'agit de la construction d'une station climatique. Dans ce but, ils cherchent un endroit réputé pour son microclimat.

– Et ils ont choisi notre ville parmi toutes celles qui couvrent la France ? C'est à peine croyable.

Le maire posa un regard navré sur son conseiller ; Lurieux évoquait parfois l'escargot, ce gastéropode un peu lent.

– Non. En réalité, ils ont trois sites en prévision et ils mettront les municipalités en concurrence.

L'une des conseillères – la soixantaine encore élégante dans son tailleur beige – agita son stylo pour attirer l'attention.

– Nous devons examiner en détails leur proposition. Nos concitoyens ne nous pardonneraient pas de foncer, tête baissée, sans savoir de quoi il retourne.

– C'est la raison pour laquelle nous sommes réunis ce matin, madame Bétrilles. Le consortium m'a fait parvenir un résumé retraçant les grandes lignes (le maire sort un gros dossier de sa sacoche), il y a un exemplaire pour chacun d'entre vous. Vous distribuez à vos collègues, monsieur Lurieux ? Et on en discute lorsque vous aurez terminé la lecture.

Bientôt on n'entendit plus, dans la salle, que le bruissement des pages que l'on tourne.

Marelongues – Quatre semaines plus tard

Dans la salle de réunion, monsieur le maire et son conseil municipal découvraient, projeté sur écran vidéo, le film de présentation réalisé par le groupe « Voyage et Agrément ». Les images révélaient une impressionnante maquette et s'attardaient longuement sur les différentes constructions. Les détails des édifices, vus d'abord de l'extérieur puis de l'intérieur, déclenchèrent une vague de murmures admiratifs.

Ravi de leur réaction, Martial Guérant, le promoteur, déclara avec emphase :

– Vous admirez la future station climatique de Doucie la Blanche. Oui, le nom originel du hameau a subi une légère modification mais songez que nos futurs acquéreurs recherchent du rêve. Alors Doudoulie ou Doucie la blanche, quelle importance !

Ne leur laissant pas le temps d'avancer une objection, le promoteur enchaîna :

– Je sais votre temps très précieux aussi je laisse la parole à Didier Lefabre, l'architecte, que dis-je, le « créateur » de ce fabuleux projet. Ensuite, nous vous apporterons toutes les précisions que vous désirez.

« À voir la tête du maire et de ses conseillers, les explications ne seront pas inutiles, » pensa Didier Lefabre en prenant place devant l'écran redevenu blanc.

– Merci, monsieur Guérant. Mesdames et messieurs, ces quelques images vous ont permis d'apprécier la beauté, exceptionnelle, du village de vacances que nous désirons créer. Nous y mêlerons innovation et tradition afin de demeurer en parfaite harmonie avec ce coin de paradis préservé qu'est Doucie la Blanche. Cela permettra également d'obtenir un authentique label de qualité de vie décerné par le ministère de la Santé sur des critères précis.

Guérant contint un sourire de satisfaction. Lefabre était un architecte de valeur, doublé d'un grand orateur. Une aubaine pour un promoteur !

– Imaginez que vous deveniez l'heureux propriétaire de l'un de ces somptueux chalets. Votre décoration intérieure portera la griffe « Enzo Moredo » et votre mobilier sortira des ateliers de Greikenn, un véritable maître du design contemporain.

– Je suis certain qu'ils connaissent déjà tout cela, Didier, interrompit le promoteur en posant sur chaque conseiller un regard insistant. Nous ne sommes pas à la campagne, voyons !

Le « voyons » fut souligné d'un froncement de sourcils agressif auquel personne n'osa répondre.

Didier Lefabre connaissait la façon de travailler de Guérant, il ne s'en offusque pas et poursuivit :

– Donc je disais : les chalets disposeront d'une superficie double de ce qui existe partout ailleurs et seront agrémentés de vastes terrasses offrant une vue imprenable sur la vallée. Le pôle santé comprendra piscines, saunas, plusieurs salles de sports, tout en haut de gamme bien entendu, et sera géré par un personnel trié sur le volet. Sans oublier quelques restaurants et un casino qui apporteront une touche détente et convivialité à l'ensemble.

– Admirable ! s'écria le promoteur. Ne vous avais-je pas juré que le monde entier aurait les yeux braqués sur Marelongues ? J'insiste sur ce point : nous visons une clientèle aisée, soucieuse de préserver sa santé, et qui dépensera sans compter pour entretenir sa forme physique. Peut-être une ou deux questions ?

Interloqués par ce déferlement d'informations, le maire et son conseil paraissaient n'en avoir aucune qui leur venait à l'esprit.

– C'est vrai que c'est un beau projet, avança prudemment le maire qui lança un regard interrogatif à ses conseillers.

– La surface... , souffla un adjoint. Il n'y en aura jamais assez.

– Comment ? s'étonna le promoteur. Je ne saisis pas ?

– Ma foi, il n'a pas tort, dut admettre le maire. Comment ferez-vous tenir de si grandes bâtisses à la place du hameau ? Sans oublier la chapelle de Saint-Odilon, une rareté du XVIII^e siècle qui doit être préservée.

– Mais monsieur le maire, Didier Lefabre et moi avons déjà tout planifié, s'exclama le promoteur sur un ton enjoué. La chapelle ! Elle sera démontée et déplacée à mes frais, je m'y suis engagé auprès du ministre de la Culture, c'est un ami personnel. Pour le reste, avec un peu d'explosif nous obtiendrons toute la surface nécessaire. Dès que les propriétés auront été vendues, l'argent coulera à flot et le budget municipal sera multiplié par... oh, tenez je n'ose y penser tellement il y a de zéros à aligner. Votre belle ville pourra prétendre au rang de sous-préfecture et les Marelonguais vous rééliront dès le premier tour des prochaines municipales.

Laissant les conseillers municipaux débattre entre eux, le promoteur et l'architecte quittèrent bientôt la salle de réunion. Guérant ne résista pas au plaisir de mettre une tape sur l'épaule de Lefabre pour lui témoigner sa satisfaction.

– Bravo pour votre laïus, c'était très convaincant.

– Vous savez très bien qu'ils n'ont rien compris, pas un traître mot. Le bâtiment, le design, cela les dépasse totalement. Qu'attendez-vous d'eux après cette réunion ?

– Qu'ils acceptent ! Demain, le conseil municipal délibérera avant de passer au vote. Je connais bien la nature humaine, ces « locaux » ne résisteront pas à l'idée de se remplir les poches, ce sera « oui » à l'unanimité. Rentrez à l'hôtel sans moi. Je vais inviter le maire et son premier adjoint à dîner dans un bon restaurant. Au cas où l'adjoint éprouverait des scrupules, nous les noierons avec une bouteille d'un excellent Bordeaux. A demain, Lefabre.

Alors qu'il franchissait le seuil de la mairie, l'architecte se heurta à une dizaine de personnes qui lui barrèrent résolument le passage.

– Nous savons qui vous êtes, dit une dame en agitant un journal sous son nez. Inutile de nier, il y a votre photo dans « l'Écho des Citadins ». Nous refusons la destruction de notre village.

– Oui, et notre comité de défense existe pour protéger notre belle province contre des gens tels que vous, ajouta un homme.

– Je ne suis qu'un simple architecte, ce n'est pas moi qui signe les contrats, se défaussa Didier Lefabre en levant les avant-bras pour démontrer son impuissance. Réglez ce problème avec votre maire et les conseillers.

– Êtes-vous monté jusqu'au village ? demanda un jeune homme qui désigna d'un index tendu

une montagne aux pentes arides qu'on apercevait dans le lointain.

– Non, je n'ai pas encore...

– Alors, allez-y et ensuite vous serez de notre côté, c'est certain.

Lefabre promit – il possédait un art de l'esquive inné – et les contestataires le délaissèrent pour guetter leur premier magistrat.

L'architecte en profita pour se hâter vers sa voiture mais, alors qu'il entrouvrait la portière, il ne put s'empêcher de lever sur les yeux sur la montagne.

« Comment peut-on vivre dans un endroit pareil ? Loin des voitures, des aéroports, du bruit. Décidément, ça m'échappe. »

Didier Lefabre prit son mouchoir, dans sa poche, pour essuyer la sueur qui perlait sur son front ; à l'évidence, il manquait d'exercice physique. Depuis qu'il s'était lancé à l'assaut du sentier – après avoir laissé sa voiture au pied de la Venanche – il ne cessait de regretter cette stupide impulsion qui lui a traversé l'esprit. Guérant devait se prélasser dans un confortable fauteuil, pendant que son architecte jouait les alpinistes amateurs avec, aux pieds, des chaussures à six cents euros la paire.

Il s'accorda une pause pour admirer le point de vue superbe sur la vallée et en profita pour reprendre son souffle. Les champs cultivés formaient un amusant patchwork en demi-teintes bordé d'un liseré verdoyant et une large rivière les serpentait ; elle descendait sans aucun doute de la Venanche. Peut-être jaillissait-elle d'entre les roches ?

« Je dois reconnaître que la nature offre de jolies choses à regarder, songea Didier, même si je suis incapable de différencier un champ de blé d'un champ de maïs. Oui. Dans l'ensemble, c'est joli. »

– Vous vous êtes perdu ?

Interrompu dans sa contemplation, Lefabre se retourna. Un vieil homme se tenait à trois pas de lui, un panier rempli de fruits à la main.

– N... non, je voudrais visiter le village. Que faites-vous ici ?

Le vieillard ne put contenir un gloussement amusé.

– C'est chez moi, jeune homme.

Didier Lefabre se souvint des paroles entendues chez un commerçant : « Il y a un pauvre vieux qui vit là-haut, un certain Charlie. A force de solitude, il a fini par égarer ses idées. »

Le commerçant avait accompagné son propos d'un index pointé sur sa tempe qui ne laissait planer aucun doute.

– Votre nom est Charlie, c'est cela ?

– Oui. Et le vôtre ?

– Didier Lefabre, je suis architecte et je travaille sur un...

– Vous dites Lefabre ? coupa Charlie. Il y a une famille Lefabre au village, l'une des plus anciennes je crois.

– Euh, oui, je suis originaire de la région. Je suis venu voir la chapelle, on m'a dit qu'elle méritait le détour.

– Suivez-moi, je vais vous montrer notre merveille.

Didier Lefabre éprouva un choc en découvrant la chapelle Saint-Odilon. C'est donc ce vestige du passé, dûment répertorié aux monuments historiques, que le promoteur s'était engagé à sauver ! Elle en valait assurément la peine, la délicatesse de sa façade en attestait.

L'architecte pénétra à l'intérieur du petit édifice, guidé par le vieil homme.

N'importe quel visiteur aurait remarqué le cierge allumé au pied de la croix et les jacinthes fraîches décorant l'autel mais l'attention de Lefabre fut captée par l'abside ; sa rondeur supportait une vaste scène religieuse peinte à même la pierre. Il franchit la distance qui le séparait de l'oeuvre et détailla ces teintes sombres, ces corps éperdus. L'ensemble évoquait le « Dante aux enfers » de Delacroix. Il s'accroupit pour tenter d'apercevoir la signature de l'artiste mais elle disparaissait sous un puzzle d'ombres formé par les moisissures. De toute façon, seul un expert pourrait se prononcer.

Didier Lefabre se murmura à lui-même : Ce sera une gageure de la déplacer sans la détériorer, on aura plus vite fait de l'intégrer dans notre projet.

– Vous ne vous souvenez pas du prénom de l'un de vos ancêtres ? insista Charlie qui suivait toujours son idée.

– Peut-être un certain Blaise, hésita Didier Lefabre. Mon père me parlait peu de sa famille. De toute façon je ne suis pas venu pour cela mais parce qu'une station climatique pourrait être construite d'ici trois ans sur cet emplacement. Vous comprenez ?

– Ce n'est pas parce qu'on est vieux qu'on est forcément sénile, jeune homme.

– Excusez-moi, ce n'est pas ce que je voul...

Un coup de tonnerre retentit et Charlie fit la grimace.

– C'est l'orage qui menace, le temps est changeant en septembre. Venez, je vais vous remettre sur le chemin et vous devriez vous dépêcher de descendre si vous ne voulez pas finir trempé de la tête aux pieds.

Didier dut se hâter derrière le vieil homme qui marchait d'un pas alerte. Il stoppa soudain et lui indiqua le sentier.

– La pluie ne tardera plus. Bon retour, jeune homme !

Didiere Lefabre n'eut pas le loisir de dire quoi que ce soit de plus. D'abord parce que le vieux lui avait déjà tourné le dos, et puis un autre coup de tonnerre éclata. Il suivit le conseil et quitta le hameau pour redescendre dans la vallée.

Le soir, l'architecte rejoignit Guérant au bar du petit hôtel où il sirotait un cognac avec un plaisir évident.

– Ça marche, Lefabre. Le contrat sera signé dans quelques jours et alors nous dévoilerons tout à la presse. Ah, mon cher ami, les liasses de billets vont nous remplir les bras et j'adore ça. C'est même ce que je préfère dans ce métier.

Lefabre scruta le visage de Guérant, imbu de satisfaction. Il regretta de devoir tempérer son bel enthousiasme mais il n'avait guère le choix.

– Je suis allé inspecter la chapelle du hameau, on prendrait un gros risque en essayant de la déplacer. J'ai peur que cela ne nous apporte pas mal de complications.

– Ne me dites pas que vous m'avez cru ? s'étonna le promoteur qui s'exclaffa bruyamment. Quel naïf vous faites !

– Mais... ! Vous y serez bien obligé, à cause du ministre et des Monuments historiques. Enfin, c'est vous-même qui l'avez assuré au maire, et vous avez ajouté que cette opération se ferait à vos frais.

– Un explosif mal placé cela arrive et « hop ! », plus de Saint-Odilon. Paix à l'âme de ce saint homme. Ce n'est pas à vous que j'apprendrai les aléas de notre profession. Bon, j'ai un tas de choses à faire ce soir, on se reverra demain, Lefabre.

Didier regarda Guérant s'éloigner et éprouva un certain malaise. Depuis plusieurs années qu'il travaillait avec le promoteur c'est la première fois qu'il se sentait en désaccord avec lui. Il commanda, à son tour, une boisson et réfléchit à la façon de résoudre le problème de la chapelle.

Le lendemain, Didier Lefabre décida de retourner au hameau. Quelque chose l'avait intrigué durant sa première visite et, en revoyant le village, il comprit aussitôt la raison. Avec ses maisonnettes entretenues, ses allées dégagées de toute mauvaise herbe, Doudoulie ne ressemblait pas à un village abandonné.

« C'est ce drôle de type qui fait les travaux nécessaires. Il n'a plus toute sa tête, c'est évident. »

– Vous êtes de retour ?

Lefabre se retrouva, à nouveau, face au vieil homme. Cette fois, il remarqua les yeux bruns chaleureux sous l'épaisse chevelure blanche. La voix aussi était amicale.

– Je vous emmène en pèlerinage sur la tombe de vos ancêtres ?

– Vous allez jouer au guide touristique pour moi ?

Le regard de Charlie se fit plus profond.

– Vous n'êtes pas un touriste mais un enfant du pays, Didier.

– Oh, alors je vous suis volontiers, Charlie.

Le vieil homme l'entraîna jusqu'au petit cimetière, propre et soigné. Ils firent une halte devant un monument funéraire surmonté d'un angelot. Un pigeon vint se percher sur l'une des ailes et un spectre apparut, flottant dans l'air à proximité.

– Voilà ! Ils sont tous là. Les derniers arrivés sont Blaise, votre grand-père paternel, et son épouse Eugénie. Votre mère n'était pas d'ici, je crois ?

– Non, elle était grenobloise. Elle était venue passer quelques jours de vacances à Marelongues chez une de ses tantes et elle a rencontré mon père, Clément, au cours d'un bal du 14 juillet. Il avait quitté Doudoulie pour faire ses études et devenir instituteur. Ils se sont mariés et il a demandé sa mutation pour être auprès d'elle. C'est ainsi que je suis né à Grenoble.

Lefabre contempla la sépulture et en oublia ses aïeux.

– Vous entretenez les tombes, je respecte tout à fait, mais les maisons, pour quoi faire ? Il n'y a plus personne dans ce hameau. Il n'y a que des morts pour vous tenir compagnie.

Le vieil homme eut un sourire amusé.

– Ils me tenaient déjà compagnie quand ils étaient vivants. Je les appelle tous par leur prénom.

– Vous les « appelez » ?

– Hé, c'est-à-dire, commença Charlie un peu ennuyé, je parle parfois un peu tout seul.

– Vous n'êtes vraiment pas quelqu'un d'ordinaire. Écoutez-moi, Charlie, c'est important ! Un consortium veut raser le hameau. Ces gens ne reculeront devant rien, il y a une véritable fortune à gagner et c'est tout ce qui leur importe. La chapelle ne les arrêtera pas non plus.

Cette annonce ne provoqua guère de réaction de la part du vieil homme, mis à part un léger haussement d'épaules.

– C'est impossible.

– Pourquoi ? À cause du tableau, vous savez qui l'a réalisé ?

– Un élève de Delacroix mais c'est le maître lui-même qui l'a signé.

– Ça alors ! Qui est au courant ?

– Tous les Marelonguais le savent.

Didier Lefabre sentit une bouffée d'optimisme l'envahir. Puis la phrase de Guérant lui revint en mémoire : « Un explosif mal placé et hop ! plus de Saint-Odilon. »

– Ils n'hésiteront pas à la détruire, je n'ai aucun doute sur leurs intentions.

Charlie posa une main rassurante sur son épaule.

– Ils n'y parviendront pas. Allez ! Il est temps pour vous de repartir, les jours commencent déjà à raccourcir. Et ça nous fera plaisir de vous raccompagner jusqu'à Marelongues.

– Nous ? Pourquoi, il y a quelqu'un d'autre au village ?

– Euh, non... J'ai la langue qui a fourché. On y va ?

Les deux hommes quittèrent le cimetière pour entamer la descente vers la grande ville. Derrière eux suivait le spectre de Blaise, le grand-père défunt de Didier Lefabre. Ravi de passer un moment avec ce petit-fils qu'il n'avait jamais côtoyé de son vivant, il esquissait quelques pas de danse de ci, de là, tout en agitant joyeusement ses bras vers le ciel.

Pendant que Lefabre parcourait le village de ses ancêtres, le comité de défense « Vie et Nature », avait délégué trois de ses représentants à la mairie de Marelongues. Bien décidé à défendre Doudoulie, et à préserver leur patrimoine culturel, ceux-ci étaient entrés, en force, dans le bureau du maire afin de lui exposer l'ensemble de leurs revendications.

A l'extérieur du bâtiment municipal, les autres membres de l'association piétinaient le parvis depuis plus de trente minutes en espérant la réussite de leur opération « Commando ».

Lorsque leurs représentants dévalèrent enfin les marches, ils furent assaillis de questions.

– Qu'a dit le maire, il a reconnu la justesse de nos arguments ?

– Non, c'est même l'inverse : il a la ferme intention de mener cette opération à son terme. Il affirme que c'est dans l'intérêt des Marelonguais et que nos concitoyens méritent une ville résolument « moderne ».

– Je ne comprends pas, vous lui avez pourtant parlé de la chapelle ?

– Et de la délicatesse de ses vitraux !

– Ainsi que le marbre rose des fonts baptismaux. Une pure merveille !

– Nous n'avons rien oublié, mais il a répondu que le ministre de la Culture, en personne, avait donné son accord pour son déplacement.

– Mais on « doit » lui faire entendre raison, ce n'est pas possible.

– Nous avons tout tenté, je vous l'assure, et nous avons fini par ne plus rien avoir de valable à lui opposer. Quand aux journalistes, inutile d'espérer leur aide ! Ils se passionnent déjà pour la station climatique. Si l'on songe à tout ce qu'elle rapportera à notre ville : les touristes, l'argent, la notoriété pour la région, cela remplira les colonnes de leurs journaux pendant des semaines. En tout cas, c'est ce que le maire nous a affirmé avec tant de conviction qu'il a même failli nous convaincre.

Alors que les membres du comité de défense, consternés, se taisaient, un homme accourut

sur le trottoir d'en face. Il leur fit un grand signe de la main, avant de traverser la rue pour se joindre à eux.

– C'est perdu d'avance, Ludovic, lui dit aussitôt une dame. Le maire a pris sa décision et elle est définitive.

– Ne croyez pas cela, mes amis. Mes recherches aux archives départementales ont été très fructueuses (il brandit à bout de bras une liasse de photocopies d'articles de presse). Vous allez adorer les pépites d'or que j'ai trouvées sous la poussière. Jetez donc un coup d'oeil !

Il distribua les feuillets, attendit que chacun les ait parcourus, puis interrogea :

– Vous êtes tous d'accord pour donner une conférence de presse cet après-midi, personne ne recule ?

– Nonnnnnn ! s'écrièrent-ils avec un bel enthousiasme.

– Alors, haut les cœurs !

Une table et des chaises avaient été placées, en toute hâte, sur une estrade et le comité de défense y avait pris place. Devant les journalistes, le responsable du mouvement exposa le motif de cette conférence improvisée.

– Dès que nous avons été prévenus qu'un consortium souhaitait construire une station climatique sur l'emplacement actuel du village de Doudoulie, nous nous sommes inquiétés des conséquences. Nous avons donc essayé de contacter le maire et ses conseillers municipaux afin de leur proposer notre aide ; « Vie et Nature » existe depuis plus de six ans et nous possédons une certaine connaissance de l'environnement qui pouvait leur être profitable. N'ayant obtenu aucune réponse, nous avons décidé de mener notre propre enquête et elle a révélé un certain nombre d'éléments d'une extrême gravité. C'est pourquoi nous vous avons conviés cet après-midi. Il est de notre devoir d'informer les médias et, à travers eux, le grand public car cette station ne peut et ne doit pas être réalisée. Je passe donc la parole à notre président, monsieur Gonthier.

Au milieu d'une légère bousculade, les journalistes tendirent leurs bras, armés de micros.

– Au début des années 1700, le village de Doudoulie se situait un peu plus à l'est que sa position actuelle. Durant le mois de février 1709, une coulée de neige a envahi le hameau en occasionnant de gros dégâts et en faisant quelques blessés. Et les choses n'en sont pas restées là puisqu'un événement similaire s'est reproduit vingt-cinq ans plus tard et, cette fois-ci, c'est un miracle s'il n'y a eu aucune victime. La majorité des maisons ont été soit endommagées, soit littéralement ensevelies sous une épaisse couche de neige. Après cette seconde catastrophe, la plupart des Doudouliens ont fait le choix de la sécurité et sont descendus vivre à Marelongues. Seule une poignée d'habitants ont choisi de rester à Doudoulie, toutefois le village a été rebâti en

dehors du couloir d'avalanches.

Vous comprendrez que nous ne pouvions taire ces informations cruciales et je précise que tous ces faits peuvent être vérifiés, authentifiés, en consultant les archives de Marelongues. D'ailleurs, j'avoue que mes collègues et moi-même sommes étonnés que le consortium « Voyage et agrément » n'en ait pas fait mention ? Ainsi que notre maire, d'ordinaire si attaché au confort de ses concitoyens. Pourtant, l'architecte Didier Lefabre a parlé d'utiliser des explosifs au cours des travaux de construction. Ces messieurs s'apprêtent donc à pulvériser quelques pans de notre belle montagne pour bâtir de superbes résidences dans un couloir d'avalanches qu'ils auront agrandi par la même occasion. Comment peut-on prendre ce projet au sérieux ?

Voilà, mesdames et messieurs, nous sommes prêts à répondre à toutes vos questions ? Qui veut poser la première ?

Aussitôt des mains se levèrent. Au fond de la petite salle, les photographes firent crépiter leurs flashes, et les téléphones se mirent à sonner dans de nombreuses rédactions de journaux régionaux et nationaux.

A son retour de Doudoulie, Lefabre croisa le promoteur en train de quitter l'hôtel. Tout en déposant sa valise dans le coffre d'un taxi, celui-ci l'informa de l'événement survenu dans l'après-midi.

– Le premier adjoint m'a prévenu que le maire était dans une rage folle et qu'il valait mieux que je déguerpisse. Le risque était connu de nos services, et il est infime, mais ce maudit comité de défense a transformé en avalanche un vulgaire éboulis de pierres et une poignée de tuiles cassées. J'aurais dû les payer grassement pour qu'ils se taisent, je les ai sous-estimés. Tant pis, c'est trop tard. La presse s'est déjà emparée de cette histoire et, demain, nous ferons la Une de toutes ces feuilles de choux avec des gros titres du genre « Les escrocs du consortium » ou « Avalanche sur Doucie la Blanche ». Je pars et vous devriez en faire autant. De toute façon, nous construirons notre station dans une autre région, d'ici quelques mois, quand la pression sera retombée. À très bientôt, Lefabre. On reste en contact.

Le taxi démarrait à peine que Lefabre décida de suivre le conseil. Il n'avait plus aucune raison de demeurer à Marelongues d'autant que si le maire cherchait un bouc émissaire, n'importe lequel ferait l'affaire.

Le temps de remplir son sac de voyage et de payer la note de l'hôtel, et vingt minutes plus tard, sa voiture s'engageait à vive allure sur la départementale. La nuit commençait à obscurcir la vallée en dessinant d'étranges ombres et Lefabre n'aperçut qu'au dernier moment le tracteur qui sortait d'un champ. Pour l'éviter il donna un violent coup de volant et perdit le contrôle ; sa voiture

effectua trois tonneaux avant de s'immobiliser sur le bas-côté, portières enfoncées, roues tournées vers le ciel.

L'agriculteur sauta au bas de son tracteur et se précipita vers le corps qui traversait le pare-brise éclaté. Mais il n'y avait plus rien à faire pour le conducteur.

A cet instant, Charlie et Blaise venaient d'arriver au pied de la Venanche. Après avoir quitté Didier à l'entrée de Marelongues, ils avaient flâné sur le chemin du retour tout en cueillant une brassée de jonquilles pour l'autel de la chapelle. Blaise ne tarissait pas d'éloges sur son petit-fils.

– C'est tout le portrait de sa grand-mère, ma douce Eugénie. Il a ses yeux en amande et aussi son petit nez droit. Et il est intelligent. Tu ne peux pas dire le contraire puisqu'il est architecte.

– C'est pourquoi je ne dirai jamais le contraire, le rassura Charlie.

Blaise acquiesça, un sourire heureux sur la bouche.

Ils marchaient le long de la route départementale lorsque l'accident se produisit. Tous deux se figèrent en entendant l'affreux vacarme produit par la tôle écrasée ; ils comprirent en voyant une forme blanchâtre émerger lentement du véhicule broyé.

– La Lise avait raison, un enfant va revenir au pays, dit Charlie qui avait reconnu Didier Lefabre.

– Puisque mon petit-fils est mort, ça ne fera pas revivre Doudoulie, se lamenta Blaise. Ma descendance s'arrête là. Quelle tristesse !

Charlie songea que la vieille avait fait une erreur dans sa prédiction.

– Ça nous changera quand même. C'est un homme jeune, il apportera un peu de fraîcheur dans le hameau.

Le fantôme de Lefabre errait à proximité de la voiture, désormais en flammes, et son passage, brutal, de vie à trépas semblait l'avoir désorienté.

– Mon petit-fils me fait de la peine, on va le chercher ?

Et Charlie acquiesça.

– Oui, il se fait tard. Il est temps de rentrer chez nous.

** Claude Jégo – Tous droits réservés*